

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 38 [i.e. 39]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cé que va ao prédzo po dou francs.

On gaillâ que saillessâi d'on ne sâ iô, étâi venu pê-châotrè et l'âi s'étâi mariâ. Compto que n'avâi jamais étâ au catsimo et que n'avâi pas étâ reçu, kâ n'avâi jamé met lè pi à l'Eglise et s'étâi mariâ vai la dzudzo dè pé.

Coumeint lè dzeins dè per tsi no vont prâo ao prédzo la demeindze, la fenna à cé coo étâi on bon vergognâosa de cein que s'n'hommo lâi allâvé pas, et quand bin le coudessâi prâo lâi deré dè lâi allâ, volliâvé pas, et cein fasâi dévesâ lè fennès vai lo borné.

On matin la fenna lâi dit : Tè baillo dou francs se te va ao predzo.

— Ah ! se te mè baillè dou francs, lâi vu prâo allâ, se repond l'hommo, et sè va razâ et veti po étrè prêt po n'hâorès, que la prédzo senâvé.

Lâi allâ, et quand revegne, sa fenna lâi fâ : Et pi ?

— Et pi ! Eh bin lâi su z'u ; mâ lâi fâ galé à voutron prédzo : Y'ein a ion qu'est ganguelhi su on espèce dè boufet, que dévesè, que dévesè, que n'ia rein à deré què por li.

Comme chacun n'a pas toujours sous la main le dictionnaire de l'Académie française, nous croyons faire plaisir à un assez grand nombre de lecteurs en leur donnant de temps en temps un extrait des diverses modifications apportées par la savante société dans la nouvelle édition de cet ouvrage. Nous nous bornerons cependant aux mots qui se présentent le plus fréquemment dans la pratique.

LETTRE A.

L'Académie a décidé qu'il n'y a plus de substantifs en *ège*; cette terminaison est partout remplacée par *ège*, avec un accent grave. Dans la conjugaison des verbes en *éger*, les terminaisons *ège*, *èges*, *ègent* sont aussi remplacées par *ège*, *èges*, *ègent*.

Le trait-d'union qui se plaçait toujours entre l'adverbe *très* et le qualificatif ou le modificatif suivant disparaît, excepté dans le *Très-Haut* employé pour signifier Dieu. Ainsi, l'Académie écrit *très bon*, *très mauvais*, *très connu*, etc.

ABRÉGER, comme tous les verbes en *éger*, changent l'*é* fermé en *è* ouvert quand le *g* est suivi du *e* muet appartenant à la dernière syllabe et que cette dernière syllabe est muette elle-même dans son ensemble : *il abrège*, *que tu abrèges*, *qu'ils abrègent*. Mais on écrit *nous abrégeons*, parce que la syllabe *geons* n'est pas muette; on écrit aussi *j'abrègerai*, *j'abrègerais*, parce que la syllabe *ge*, muette à la vérité, n'est pas la dernière. Mêmes modifications pour *agrèger*, *assiéger* et *alléger*.

ACOMPTE, en un seul mot, remplace *à-compte*, qui se trouvait au mot *compte*. Dès lors le pluriel doit prendre un *s*.

ALIBI, ALINÉA, ALLÉLUIA prennent un *s* au pluriel.

ALPACA remplace *alpalga*.

ALVÉOLE est toujours donné comme étant mascu-

lin, bien que beaucoup d'auteurs le fassent féminin.

AMULETTE est maintenant du genre féminin.

L'Académie ne s'est point rangée complètement à l'opinion de ceux qui avaient décidé que les mots latins devaient s'écrire sans accent et que l'accent grave ne devait plus figurer sur la proposition *a*. Elle a supprimé quelques-uns de ces accents, elle en a conservé d'autres sans qu'on puisse deviner pour quels motifs. Ainsi elle écrit *vice versa*, *ab hoc et ab hac*, *optime*, etc.; mais elle continue d'écrire *nota bene*, *à priori*, *à minima*, *med culpa*.

ANDANTÉ, pour désigner l'air, le morceau de musique lui-même, l'Académie préfère *andante* et le pluriel *andantes*, sans accent.

ANGÉLUS, avec l'accent, remplace *angelus*.

ANTÉCHRIST remplace *Antechrist*.

APARTÉ. Le pluriel est maintenant *apartés*.

APHTE remplace *aphthe*.

APRÈS-DÎNER ou *après-dîné*, au masculin, sont maintenant préférés au féminin *après-dînée*.

APRÈS MIDI est maintenant donné comme masculin, en remarquant que plusieurs le font féminin.

APRÈS-SOUPER est maintenant préféré au féminin *après-soupée* et même au masculin *après-soupe*.

AUTODAFÉ remplace *auto-da-fé*, et par suite prend un *s* au pluriel.

AVANT-PORT, AVANT-QUART, AVANT-SCÈNE, AVANT-TRAIN. Les pluriels *avant-ports*, *avant-quarts*, *avant-scènes*, *avant-trains* sont admis.

AVÈNEMENT remplace *avènement*. Cependant l'accent aigu est conservé dans *événement*.

AVRIL. Au lieu de dire que *l* est mouillée, on se borne maintenant à dire que cette lettre se prononce.

Un ancien consul général anglais qui a habité la Russie pendant un grand nombre d'années, M. Grenville Murray, vient de publier, sous le titre des *Russes chez les Russes*, un livre d'autant plus curieux, que les événements récents ont remis cette nation à l'ordre du jour de l'attention publique. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en en résumant les passages les plus intéressants:

Comme tous les peuples nouveaux, les Russes sont très sensibles à l'opinion des autres peuples. C'est même cette préoccupation de l'opinion d'autrui qui les rend si aimables pour l'étranger qui arrive chez eux, qu'il tombe d'abord sous le charme de leurs prévenances et de leurs bonnes façons. Au bout de peu de temps, cependant, on reconnaît qu'il y a beaucoup d'affectation dans leurs manières, et, en moins d'un mois, on est frappé de la quantité de mensonges qu'on a entendu faire autour de soi.

L'hospitalité russe est réellement éblouissante. Les réceptions des familles nobles de Pétersbourg dépassent tout ce qu'on voit ailleurs dans ce genre, parce que, nulle part, les gens riches ne peuvent dépenser autant en plaisirs. L'aristocratie des autres pays a des obligations à remplir, des propriétés à entretenir; les Russes dépensent peu pour leurs terres, et en tirent, en revanche, tout ce qu'elles peuvent produire.

Ils achètent des diamants et des robes pour leurs femmes; ils remplissent leurs caves des meilleurs vins; ils ont de nombreux domestiques: ils jouent; ils vont à Paris, à Nice et dans les villes d'eaux de l'Allemagne, jetant l'argent à pleines mains, comme s'ils mettaient leur ambition à enrichir les maîtres d'hôtels.

Personne ne saisit mieux qu'eux ces termes d'argot, ces

expressions d'un jour, qu'ils rencontrent chez leurs voisins : mais ils parviennent difficilement à s'approprier les idées sérieuses, et leur don d'observation ne leur épargne pas d'amusantes méprises, lorsqu'ils abordent certains sujets. A les entendre parler, sans accent, toutes les langues, on pourrait croire, pourtant, qu'ils sont pénétrés de leur esprit ; mais leur facilité dans ce genre d'exercice n'est que la conséquence de la dureté de leur propre idiome, auprès duquel tous les autres ne sont que des jeux de prononciation.

Privés de toute initiative, en matière religieuse, politique ou sociale, craignant toujours de porter ombrage, réduits à intriguer ou à jouer à la cour leur rôle d'adulateurs, les nobles russes cherchent dans les plaisirs, dans la débauche, dans les extravagances de toutes sortes, une diversion à l'ennui et à la monotonie de leur existence.

Voilà pour le grand seigneur. Quant au peuple russe, c'est-à-dire à ce qui s'appelle là-bas le *petit monde*, M. Murray lui consacre de piquants détails.

Dans la plupart des villes, les maisons sont petites, chaque famille a la sienne, comme en Angleterre. Saint-Petersbourg et Odessa font seules exception à cette règle. Là, la population occupe des maisons à six et sept étages. Ces énormes bâtiments présentent un singulier aspect dans les quartiers pauvres d'Odessa ; les fenêtres sont toutes petites ; la plupart des carreaux manquent et sont remplacés par des feuilles de papier huilé à cause de la cherté du verre. Un verre de montre coûte en effet un rouble (4 fr.) à Odessa ; un carreau de vitre ordinaire, huit francs.

Les rues d'une ville russe frappent l'œil par la quantité d'enseignes qu'on y voit et par la variété des couleurs des devantures de boutiques. Au coin de presque toutes les rues, on aperçoit une petite niche avec une statue de la Vierge, devant laquelle on est toujours sûr de rencontrer un groupe de Russes, tête nue, faisant le signe de la croix.

Ces statuettes se retrouvent, du reste, en maint endroit : dans les bureaux de poste, avec une petite lampe en dessous, même dans les ignobles cellules où l'on enferme les ivrognes et d'où le passant les entend hurler jour et nuit. La population se conduit généralement bien dans les rues. Si un Russe heurte quelqu'un en marchant, il s'excuse poliment ; s'il aperçoit un nez qui tourne au blanc durant l'hiver, il prend une poignée de neige et le frotte charitablement jusqu'à ce que la circulation soit rétablie.

Personne n'est plus facile à amuser que le Russe. Dans les théâtres populaires, ses cris alternent avec ses larmes pour témoigner sa satisfaction. Dans les rues, il n'est pas rare de le rencontrer éclatant de rire devant une caricature exposée à la porte d'une boutique. Les Russes sont également fana-tiques de musique.

Ils sont enclins au mariage et cherchent à établir leurs enfants de bonne heure. Dans la classe moyenne et dans la basse classe, les hommes se marient à vingt ans, lorsqu'ils ne sont pas pris par la conscription. Dans l'aristocratie, un jeune homme doit voyager avant de prendre femme ; mais il est souvent fiancé, avant son départ, à une jeune fille encore en pension, et il l'épouse dès son retour.

Il y a peu de pays où les vieilles filles soient aussi rares qu'en Russie, et où cette qualification soit plus tournée en ridicule. Quand une femme est arrivée à vingt-cinq ans sans être demandée, elle fait ce qu'on appelle un pèlerinage, si elle est pauvre, ou une tournée de voyage si elle est riche ; dans l'un ou l'autre cas, on la voit reparaitre quelques années plus tard, ornée du titre de veuve. Les veuves sont ainsi aussi nombreuses que les célibataires le sont peu, et comme l'étiquette interdit de parler, devant une femme, de son mari défunt, il n'y a d'embarras pour personne.

Le divorce n'est pas permis en Russie ; mais un mariage peut être annulé pour vice de forme, et cela arrive souvent. C'est simplement une affaire d'argent, comme presque tout du reste, dans l'empire du czar. En Lithuanie et dans certaines parties de la Petite-Russie, il est d'usage que le parent le plus proche de la mariée lui donne une tape sur la joue au moment de la conduire au prêtre. Les Russes racontent aux étrangers que cette tape a pour but de rappeler

au sexe faible qu'il doit veiller sur sa conduite ; mais la vérité est que cette coutume est destinée à établir que la femme s'est mariée de force, circonstance qui suffit à lui rendre sa liberté.

Dans quelques localités, la date de la cérémonie est laissée en blanc sur le certificat, ce qui fournit encore un prétexte à divorcer. Dans la Chersonèse, le pope omet à dessein d'inscrire les âges des parties. Mais, en réalité, toutes ces précautions sont superflues, car les lois sur le mariage sont si nombreuses, qu'un couple qui veut se séparer découvre immédiatement un ukase dont les prescriptions ont été enfreintes lors de son union.

Nous empruntons au courrier de l'*Illustration* la spirituelle anecdote ci-après :

Les cabriolets venaient d'être mis à la mode, c'était sous Louis XV, et le bon ton voulait que toute femme conduisît son véhicule elle-même. Quelle confusion ! Les plus jolies mains étaient peut-être les plus malhabiles, et de jour en jour les accidents devenaient de plus en plus nombreux. Le roi manda, je crois, M. d'Argenson, et le pria de veiller à la sûreté des passants.

— Je le ferai de tout mon cœur, sire, dit l'autre, mais voulez-vous que les accidents disparaissent tout à fait ?

— Parbleu !

— Laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue qui interdisait à toute femme ou dame de conduire elle-même son cabriolet, à moins qu'elle ne présentât quelques garanties de prudence et de maturité, et qu'elle n'eût, par exemple, l'âge de raison, — trente ans.

Deux jours après, aucun cabriolet ne passait dans la rue conduit par une femme. Il n'y avait pas dans tout Paris une Parisienne assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux et pour avouer qu'elle avait trente ans.

Un de nos lecteurs vient de recevoir la lettre-circulaire suivante :

Berne, date du timbre-poste.

Monsieur,

Le soussigné a l'honneur de vous offrir de la choucroute fraîche en vous présentant ses civilités empressées.

(Signature).

Petit dialogue recueilli par un de nos abonnés :

La femme à son époux. — Je ne sais vraiment pas duquel de nous deux notre fille a pris la mauvaise langue qu'elle a. Pour sûr ce n'est pas moi.

Le mari. — Quant à cela, tu as raison, puisque tu as encore la tienne.

On reprochait à Mme X*** d'être un peu sévère pour un de ses amis, qui lui était très dévoué, et qui, disait-on, se jetterait à l'eau pour la sauver.

— Que voulez-vous, reprit Mme X***, je ne me noie jamais et il m'ennuie toujours.

L. MONNET.